

Musique



Maria de la Paz a quitté l'Argentine à l'âge de 22 ans. «Personne ne m'a chassée, personne ne m'a appelée. Je devais me reconnaître ailleurs.» LAURINE PACHE

Maria de la Paz, femme transatlantique

La chanteuse revient sur sa jeunesse argentine dans le spectacle «Envies», à voir à Vevey et Yverdon.

Boris Senff

Toutes les histoires de migration ne sont pas malheureuses. Il y en a de simples et tragiques. D'autres plus complexes et merveilleuses. Celle de Maria de la Paz appartient décidément à la seconde catégorie. La chanteuse argentine, qui arpente depuis des années les scènes romandes, a quitté son pays d'origine à l'âge de 22 ans sur un coup de tête, une impulsion.

Depuis, sa vie s'est déroulée en Suisse, où elle a mis sa voix au service de plusieurs répertoires, ravivant les éclats d'Astor Piazzolla ou rendant hommage à Lhasa, dans des tours de chant qui se présentaient sous la forme de spectacles à part entière. Sa nouvelle création, «Envies», avec Sandra Gaudin à la mise en scène et Philippe Saire à la mise en mouvement, conserve la même approche mais l'applique à son propre parcours de femme transatlantique. Un spectacle qui épouse sa vie, les années déterminantes de sa jeunesse.

En plaçant votre vie au centre d'«Envies», vous avancez aussi vos propres compositions? Certaines ont été composées avec

Sandra Gaudin ou Ignacio Lamas (*ndlr: son guitariste*). Il y a aussi une composition d'Arthur Besson. Il y a du partage, mais aussi beaucoup de moi. C'est la première fois que je me dévoile de cette façon, plus personnelle. Cela parle de ma vie, mais avec l'intention de toucher des préoccupations universelles, de susciter des réflexions que tout le monde peut avoir. Je reviens aux belles choses et aux tragédies de mon enfance. J'évoque mes parents, mon frère, mes sœurs, mon mari, mes enfants, mon voyage, mon émigration...

Comment revoyez-vous votre départ d'Argentine? Je me rappelle cette force, ce courage. C'était un besoin. Personne ne m'a chassée, personne ne m'a appelée. Je devais me reconnaître ailleurs.

Ce n'est pas la situation du pays qui vous motive? Non, il y a des choses calamiteuses en Argentine. Encore aujourd'hui, le nouveau président me fait peur... Je m'appelle Maria de la Paz (*ndlr: «Marie de la Paix»*) parce que je suis née en pleine dictature, dans un moment de détresse, de génocide. Mes parents sont militants de gauche. Pendant

ma gestation, des proches disparaissaient. Mais mon départ, à 22 ans, correspond à un besoin de prendre de la distance, plutôt par rapport à ma famille. Mais pas parce que j'étais fâchée...

Vous évoquez aussi un lien très fort avec l'une de vos sœurs... Oui, elle est décédée quand j'avais 10 ans et je me suis imprégnée de son âme pour la garder sur Terre avec moi. Nous étions très proches, nous nous ressemblions. Quand j'atteins les 18-19 ans, l'âge où elle est morte, j'arrive à une révélation. Je comprends que je peux être apaisée sans continuer à la porter en moi.

Cette prise de conscience finit par déclencher votre départ? Cela vous ouvre une porte? Absolument. Je voulais me découvrir sans toutes ces empreintes. «Je pars où on ne m'attend pas» est devenu le refrain d'une chanson que j'ai écrite plus tard avec Ignacio Lamas. Je partais pour 3-4 mois, je ne pensais pas que j'allais vivre ailleurs.

Votre arrivée en Suisse est aussi un retour...

Oui, j'ai des origines suisses, bâloises. C'est mon arrière-grand-père, un Grunauer, qui a émigré en Argentine. Il y a eu mon grand-père, puis ils sont revenus en Suisse. Quand j'ai commencé à fréquenter des gens ici, j'ai aussi mieux compris mon père, dans son regard, son attitude observatrice – sans vouloir entrer dans des clichés!

Et votre inscription en Suisse se passe bien? Je pense que je suis restée parce que je me suis sentie tellement bien accueillie. Les rencontres ne se sont jamais arrêtées. Et c'est en Suisse que j'ai découvert la joie de jouer dans la rue, pendant presque deux ans. Cette démarche m'a confirmé que ma vie, c'était la chanson, la musique. Il y avait une telle gratitude, un tel retour de la part des gens, que j'en ai tiré une grande joie et une grande confiance. Je vivais bien avec ma guitare et ma voix. J'avais cette impression que je n'allais jamais mourir de faim, il suffisait de sortir avec ma guitare!

Vevey, Le Reflet, ve 15 déc. (20 h). www.lereflet.ch Yverdon-les-Bains, di 17 déc. (17 h) www.theatrebenmobesson.ch

La Revue de Thierrens, entre finesse et talus

Spectacle
Le rendez-vous qui fédère le club de football local attire jusqu'à 7000 spectateurs. Notre revue de la revue en 4 points.

Il faut la voir pour le croire! À Thierrens depuis une quarantaine d'années, la Revue menée sous la houlette du football club est un événement unique en son genre. Pour les dizaines d'artistes et de techniciens, la plupart amateurs, qui se déploient sur scène ou en coulisses. Pour le public, aussi, qui vit l'événement comme une grand-messe locale et familiale. Au premier coup de sifflet, d'ailleurs, l'ambiance prend des goûts de bord de terrain, quand toute la salle entonne l'hymne d'ouverture de cette soirée de cabaret comme on n'en fait plus.

À partir du moment où le chef de file du spectacle – un Jacques Moser plein d'humour et même de témérité – prend le micro, c'est une partie de franche déconnade qui s'ouvre. Une virée à travers l'actualité de l'année écoulée qui durera trois heures. Un voyage dans le temps qui empile les gags au bon goût de «witz», osant de belles tranches d'émotion avec l'accent vaudois, s'autorisant aussi de puissantes sorties de terrain... quand l'humour frise le carton rouge.

Le casting?
L'inénarrable Denis Meylan, alias Bouillon, le (grand-)père de la Revue, est la star du spectacle, celui qui – le public n'attend que ça – finit toujours par tomber le pantalon et montrer son c... aux spectateurs. Cette année plus que d'autres, le gouaillieur a réussi à rehausser ses bons mots grivois d'instantanément poétiques.

Qui en prend pour son grade?
Sans surprise à domicile, on est passé comme un chat sur la braise sur la crise traversée, cette saison, par le FC Thierrens, avec sa participation écourtée au championnat. Les autres sujets d'actualité n'ont pas manqué. On retiendra que la «déculottée des élus» du coin, tout comme celle des Verts aux élections fédérales, a bien fait rire. Au même rayon politique, le PLR, Frédéric Borloz, Jean-Luc Besançon ou Michaël Buffat en ont pris pour leur grade. Mais la

troupe s'est surtout donné à cœur joie pour tacler le CHUV, les profs, les bobos et leurs toilettes sèches, les snobinards des villes, les guides gastronomiques, les Gîtans...

La performance
Comédiens, chanteurs et danseurs sont tous du cru, coachés par Line Rochat. Mentions spéciales à quelques talents: côté voix ou jeu, Loredana Malisan, Jessica Koetschet, Camille Crisinel, Laurent Bettex ou encore Christian Crisinel sont restés au-dessus de la mêlée. Mais c'est surtout la nouvelle recrue venue en voisin qui était attendue au tournant, Antony Trice, demi-finaliste du télé-crochet «The Voice» en 2020. Le chanteur originaire de Baulmes a envoyé de beaux morceaux, guitare en bandoulière. Et a réussi à tomber la casquette quand il s'agissait de se fondre dans la troupe.

Les plus et les moins
On a aimé l'énergie déployée dans les chansons dansées, même si la plupart des paroles restaient inaudibles. Tant sur l'écriture que sur l'interprétation, quelques tableaux sortent du lot, à l'instar de celui qui a égratigné le pouvoir des guides gastronomiques – rythmé comme du papier à musique –, celui sur «l'Eglise catholique en ruine», astucieux jusque dans son décor qui s'écroulait, ou celui sur l'école «laïque de gauche et en (trans)mutation», racontée à travers une hilarante réunion des parents d'élèves.

Ces moments de prouesses scéniques ont presque fait oublier que l'humour cultivé est souvent celui qui anime des vestiaires. Entre les gags pipi-caca (le spectacle s'ouvre sur un littéral «Chat, j'ai péti»), les salves misogynes (qui mettront plus d'une heure à être huées par les spectatrices) ou, encore, les caricatures sur les Noirs, grâce au basané de la troupe, on ne peut pas dire que la finesse d'esprit anime toute l'écriture du spectacle. Un bémol qui ne gâche pas la réussite de cette édition. Tant cette Revue de Thierrens réussit à hausser le rire en campagne en soirée littéralement... loin de l'air du temps. Chapeaux aux artistes!

Gérald Cordonier
Thierrens, Grande salle. Jusqu'au 16 décembre. www.larevuedethierrens.ch



Après trois heures de spectacle, la Revue de Thierrens finit en apothéose. VALENTIN DUBACH

En deux mots

Saint-Ex' à la télé
Littérature Antoine de Saint-Exupéry reprend vie sur Arte dans un documentaire mêlant animation et archives, qui retrace la création méconnue de son célèbre conte, l'un des livres les plus traduits dans le monde. Disponible dès mercredi sur le site de la chaîne franco-allemande arte.tv, avant sa diffusion

télé le 20 décembre, «Le petit prince, naissance d'une étoile» se concentre sur les quatre dernières années de «Saint-Ex», de 1940 où l'aviateur s'exile à New York à sa disparition lors d'une mission de reconnaissance en Méditerranée, en 1944. Entre-temps, l'écrivain dépressif crée sans le savoir son oeuvre testament, qui fête ses 80 ans. **AFP**

Pour la première fois, Netflix donne ses audiences

Divertissement
Secoué par des accusations d'opacité, le géant du streaming dévoile ses chiffres. En 2023, c'est «The Night Agent» qui a cartonné.

Netflix a communiqué ses audiences détaillées pour la première fois de son histoire. «The Night Agent» a ainsi été la série la plus visionnée du premier semestre 2023, a fait savoir le géant

du streaming. La première saison de cette série américaine a donné lieu à plus de 812 millions d'heures de visionnage à travers le monde entre janvier et juin, selon un document compilant les données des programmes regardés pendant plus de 50'000 heures – soit 18'000 titres représentant 99% de l'audience de Netflix. Parmi les autres contenus à succès figurent «Mercredi», «You» et «La reine Charlotte: Un chapitre Bridgerton». Les productions non anglophones sont par ailleurs bien représentées, à hauteur de 30% des

visionnages, en particulier des titres en langues coréenne et espagnole.

Netflix s'est engagé à publier ces informations tous les six mois, un changement majeur de perspective pour l'entreprise qui préfère d'ordinaire les garder pour elles. Depuis 2021, la société publie toutefois des «Top 10» ainsi qu'une liste des contenus «les plus populaires». Mais ce nouveau rapport va plus loin. La plateforme a été mise cette année sous pression pour accroître sa transparence, alors que Hollywood

était secoué par des grèves organisées par les syndicats de scénaristes et d'acteurs qui réclamaient notamment une plus grande part des bénéfices générés par l'essor du streaming. Pour autant, le co-PDG de Netflix Ted Sarandos a nié que l'initiative ait été provoquée par des discussions avec les syndicats du secteur. Selon lui, la politique de non-divulgaration des données de visionnage visait à ne pas servir d'éventuels concurrents, mais a «créé une atmosphère de méfiance au fil du temps». **AFP/FBA**